

The background of the cover is a complex abstract composition. On the right side, there is a large, stylized face rendered in a halftone or dithered pattern, with colors of blue, red, and green. To the left of the face, there are bold, geometric shapes in red and black. The overall aesthetic is reminiscent of mid-20th-century modernism or pop art.

PIERRE LEGENDRE

La fabrique
de l'homme
occidental

arte
Éditions

MILLE . ET . UNE . NUITS 10F

LEGENDRE

La Fabrique de l'homme occidental

suivi de

L'Homme en meurtrier

arte
ÉDITIONS

ÉDITIONS MILLE ET UNE NUITS

La Fabrique de l'homme occidental

Un film documentaire, *La Fabrique de l'homme occidental*, réalisé par Gérard Caillat, conçu avec Pierre Legendre et Pierre-Olivier Bardet, diffusé le 15 novembre 1996 sur Arte, est à l'origine de ce texte inédit de Pierre Legendre. Arte Éditions et les Éditions Mille et une nuits se sont associées pour l'éditer.

Dans la même collection

Éditions Mille et une nuits-ARTE Éditions :

Élie Wiesel-Jorge Semprun, *Se taire est impossible*.

Jacques Berque-Jean Sur, *Les Arabes, l'islam et nous*.

Nous partons de cette fatalité que les chemins de la pensée débouchent inévitablement sur l'interrogation immémoriale : au nom de quoi peut-on vivre ? C'est-à-dire, pourquoi vivre ? Oui, pourquoi ?

Il n'est au pouvoir d'aucune société de congédier le « pourquoi ? », d'abolir cette marque de l'humain. Et pourtant... L'effondrement du questionnement, en cet Occident trop sûr de lui-même, est aussi impressionnant que ses victoires scientifiques et techniques. La peur de penser en dehors des consignes a fait de la liberté, si chèrement conquise, une prison, du discours sur l'homme et la société un langage de plomb.

Que se passe-t-il ? Devenu la chose des sciences, l'animal parlant a quitté, croit-on, le monde ténébreux des généalogies, le mystère a été détruit. À ce jeu-là, le château de cartes s'est écroulé, les échafaudages dogmatiques traditionnels achèvent de s'effondrer sous nos yeux. État, Religion. Révolution, Progrès, ces artifices sont emportés dans le déchaînement du Management scientifique promis à la terre entière. Qu'allons-nous faire de la désillusion ?

Comme les autres civilisations, la Fabrique de l'homme occidental est aux prises avec la certitude de tous les temps : que tout converge, dans l'expérience de l'humanité, vers le point précaire, « la grande douleur confuse » dont parlait le romantique allemand Kerner, la douleur d'être né et de devoir mourir. Nous avons le devoir d'interroger à nouveau cette matière première des pouvoirs, ce point faible en chaque homme, son statut d'individu périssable ; mais aussi d'admettre que notre mort a un sens, car elle fait vivre la construction humaine dont nous sommes l'expression passagère, comme dit le poète latin Virgile, « les pierres vivantes ».

Les habitats institutionnels sont construits sur un vide – un vide à partir duquel se déploie la parole et qui porte la pensée. À la croisée des chemins historiques, une tâche s'impose : restaurer le doute, analyser l'agencement des ignorances qui font cortège à la Science contemporaine, surmonter la croyance obscurantiste d'aujourd'hui. *Instituer la vie* : tel est le maître mot qui résume cette tâche. La Fabrique de l'homme n'est pas une usine à reproduire des souches génétiques. On ne verra jamais gouverner une société sans les chants et la musique, sans les chorégraphies et les rites, sans les grands monuments religieux ou poétiques de la Solitude humaine.

Les deux textes présentés au lecteur jalonnent un parcours qui, partant d'une série d'émissions radio sur France Culture (« Nuits magnétiques », en octobre 1992), aboutit au film documentaire de Gérard Caillat, *La Fabrique de l'homme occidental*. Le premier a servi de trame au réalisateur du film ; il est repris ici dans son intégralité. Le second, *L'Homme en meurtrier*, composé dans la suite de l'affaire Lortie, a donné l'impulsion initiale au projet cinématographique.

La Fabrique de l'homme occidental

Les espaces infinis, les sciences à profusion, la surabondance industrielle, mais aussi l'effroi de vivre, l'individu périssable, et les dieux, mortels eux aussi.

Inlassable et solitaire, l'humanité jamais ne se renie. Elle vit, elle meurt sans compter.

Mais il ne suffit pas de produire la chair humaine pour qu'elle vive, il faut à l'homme une raison de vivre.

* * *

La raison de vivre, l'homme l'apprend par les emblèmes, les images, les miroirs. Qui manie le Miroir tient l'homme à sa merci.

Ainsi, les religions, les mythes, les arts poétiques nous touchent au cœur, en Occident comme partout.

* * *

Les Évangiles racontent l'exécution de Jésus par le supplice de la Croix.

Il est écrit : « *Voyant qu'il était déjà mort, un soldat lui perça le côté avec sa lance.* »

* * *

Le Christianisme vénère la Plaie du Christ, il en fait une icône, l'image du tourment dans l'humanité.

Un livre de prières du Moyen Âge contient une miniature extraordinaire par sa vérité. La Blessure du Sauveur peinte par le miniaturiste ressemble aux abords de la matrice, à un sexe de femme. L'artiste le savait-il ?

Les Chrétiens sont les fils de la Blessure divine, mais ils ne savent pas plus que le reste de l'humanité le sens ultime de ce qu'ils disent. Ils ne savent pas plus l'au-delà du Miroir.

* * *

Tous les emblèmes, toutes les images, tous les miroirs évoquent l'insaisissable, et l'homme interroge l'insaisissable. Nous fabriquons ce que, dans un tableau célèbre, Magritte appelle *La Lunette d'approche*.

Une fenêtre est à demi ouverte. Le battant qui s'ouvre emporte avec lui le paysage, un ciel et des nuages. *La Lunette d'approche* découvre ce qu'il y a derrière les emblèmes, les images, les miroirs : un vide, le gouffre, l'Abîme de l'existence humaine.

C'est cet Abîme qu'il nous faut habiter. La raison de vivre commence là.

* * *

Un poète a dit : « Attaché au gouffre terrestre, je porte au front la marque de ceux qui m'ont fait naître. »

Cela veut dire que le monde est généalogiquement organisé et que la généalogie est un savoir de conservation de l'espèce, un savoir qui permet à l'homme d'habiter l'Abîme.

Nous donnons figure humaine à l'Abîme, en l'appelant *naître* et *mourir*.

Aujourd'hui, l'homme occidental arrive au monde dans une mise en scène scientifique et rationnelle ;

il naît dans un théâtre chirurgical.

* * *

Mais, en Occident comme partout, il s’agit toujours de sortir de la matrice et de se séparer de l’Abîme indicible.

À peine l’enfant a-t-il crié que l’on donne un sens à son cri, car le cri du nouveau-né est déjà une parole.

Enveloppé dans les langes et les paroles de ceux qui l’aident à naître, l’homme arrive dans le monde du « pourquoi ? ».

Il entre dans le mystère d’être là.

Ainsi se fabrique la raison de vivre. Si la Raison se désintègre, la vie dans notre espèce périra.

* * *

Nous, les descendants de l’Europe, enfants de guerres qui furent des holocaustes, promoteurs du Bonheur industriel, conquérants de sciences inouïes, nous avons oublié que la Fabrique de l’homme est précaire.

Nous avons oublié que la Fabrique de l’homme, partout sur la planète, est la fabrique des fils – fils de l’un et l’autre sexe, comme dit la tradition juridique de l’Occident.

La fabrique des fils est fragile, comme est fragile le lien qui relie chacun à l’humanité, comme est fragile le lien de la parole.

* * *

Il faut des mots, des images et un corps, pour que s’élève la voix humaine. Il faut cela, *plus* une quatrième dimension : il faut la raison de vivre.

De son Orient méditerranéen jusqu’aux Amériques, et du Sud au Nord, l’Occident a produit sa version, son style particulier, dans cette construction de paroles que nous appelons une civilisation.

Il y a une version, un style occidental pour instituer la raison de vivre.

La Référence occidentale est l’arbre sur lequel nous nous appuyons.

Il plonge ses racines dans l’Abîme. Nous référer à l’Occident, c’est nous référer aux manières occidentales qui donnent figure humaine à l’Abîme. C’est *naître* et *mourir* en Occidentaux.

* * *

Nous allons visiter cet Occident et découvrir comment il fabrique la dimension fantastique, dans cette Architecture invisible qui soutient l’enfantement des générations.

L’humanité vit et meurt, elle fait le vide pour se reproduire, une multitude remplace une autre multitude. Les sociétés ultramodernes appellent cela « démographie ».

Mais la comptabilité ne nous dit pas pourquoi, lorsque l’homme voit l’effigie du soleil couchant, il est rempli de nostalgie.

* * *

Que signifie le vide pour l’homme ? Nous savons qu’il faut du vide entre les lettres pour qu’il y ait des mots, et que sans la séparation des mots et des choses, il n’y aurait pas de vie dans l’espèce humaine.

Le langage nous sépare des choses. Il sépare l’homme de son semblable et de lui-même. Le langage

est le Miroir pour l'homme.

Partout on le constate, au cours de notre histoire ensanglantée : là où les humains ne supportent plus la parole réapparaît le massacre.

* * *

Les civilisations sont la fabrique des mots et se fabriquent avec des mots. Elles enseignent à l'homme le vide et la séparation qui rendent possible la parole.

L'Abîme de la naissance et de la mort est mis en scène.

Il devient le théâtre des origines et de la cause qui perpétue la vie.

Ainsi, indéfiniment, les générations apprennent que la parole a pour décor l'indicible et que, pour être habitable, le monde doit être mis en scène avec des mots. L'Occident fait resplendir l'indicible comme toutes les civilisations, par les musiques et les danses, par les rites religieux et politiques, par les emblèmes et les architectures.

Mais il veut que l'Abîme se remplisse de son image, il se voit lui-même comme Miroir de tout.

* * *

L'homme occidental a bâti le monde sur l'idée que l'univers a été fabriqué pour lui, qu'il est lui-même au centre et qu'ainsi il maîtrise le néant, en le remplissant.

Musée vivant des traditions entrecroisées qui ont fait l'Europe médiévale et moderne, le Saint-Siège conserve une tapisserie qui servit longtemps de dossier au trône pontifical.

Un fond de paysage, deux lions assis face à face, un ciel où sont posées trois allégories féminines – la Religion, la Justice, la Charité –, et au centre : le vide, un vide en attente de l'homme.

Cette tapisserie est un tableau vivant : elle attend le corps vivant du pape, image de l'humanité qui vient prendre place – sa place marquée par avance dans l'écrin de l'univers.

L'humanité porte ses pas, sachant l'Abîme. Elle civilise l'espace, pour l'habiter. Elle célèbre le vide, peuplé de ses paroles ; et là où elle parle, elle réside.

* * *

Occidentaux industrialistes, nous avons inventé le bruit incessant, les montagnes d'objets, la présence totalitaire du plein.

Désertant le vide, nous oublions qu'il faut une scène à l'homme et que, sans les artifices qui permettent à l'homme d'habiter la séparation d'avec soi et les choses, le langage s'effondre, pour devenir consommation de signaux.

* * *

Les lieux doivent donner place aux chants comme aux gémissements, aux variations infinies de la conversation humaine, aux intimes échanges comme aux déclarations du pouvoir.

Les religions témoignent de la puissance des mises en scène, de la force des architectures pour faire de l'espace la terre intérieure de l'homme.

Avant tout, la Référence qui fabrique l'homme doit parler. Et d'abord, elle parle en se taisant, dans la construction des lieux.

Les religions du Livre sacré, familières à l'Occident, mettent en scène le vide.

* * *

Il y a, pour l'homme, son commencement et sa fin, la terre natale et funèbre, et les autres humains, tous les autres.

Une société n'est pas un amas de groupes, ni un torrent d'individus, mais le théâtre où se joue, tragique et comique, la raison de vivre.

La raison de vivre nous vient du langage. Une maxime des juristes dit ceci : « On lie les bœufs par les cornes et les hommes par les paroles. »

Il faut comprendre que nous portons le joug, et que l'espèce humaine, à cause de la parole, rencontre l'effroi et l'énigme du pouvoir.

* * *

Même démocratique, le pouvoir est la démesure.

Même porté par l'alliance de la Science et du Bonheur, il notifie à l'homme que la société le dépasse, tout comme le langage dépasse l'individu qui parle.

Le pouvoir ne meurt pas. Partout sur la planète, il affronte l'absolu de l'Abîme. Il manie la foudre.

S'il n'est pas endigué et contenu, il devient une Terreur, qui saigne à blanc ceux qu'il gouverne.

Nous avons appris – et notamment par l'expérience nazie – qu'un État aussi peut être fou. À l'instant final du désastre, en 1945, l'Allemagne a semblé s'être suicidée. Alors meurent les symboles. L'univers de la Référence allemande s'est trouvé frappé d'infamie.

Même dans ce cas extrême, le chemin qui va du pouvoir vers l'intérieur de l'homme est demeuré ouvert. Le lien social de la parole allait donc s'exprimer de nouveau, mais laissant la blessure à la charge des nouvelles générations.

Fabriqué par l'homme, le pouvoir s'avance, portant les insignes de l'origine et de la mort.

La religion française de la nation en armes – la célébration du 14 Juillet – réglée comme un ballet sacre, nous le rappelle.

* * *

L'humanité est confrontée au gouffre du temps.

Elle civilise le temps, elle le limite, en y cherchant son image : elle en fait un Miroir.

Récits de l'origine, mémoriaux, généalogies, sont des scènes narratives, des arrangements pour vivre le vide et la séparation, en nous séparant du passé.

La science historique elle-même, cette grande invention de l'Occident, préside à nos oublis et refoule. Elle sélectionne ce qui convient aux vivants, indéfiniment confrontés au gouffre du temps.

* * *

Ainsi, nous avons oublié et refoulé la première des Révolutions européennes – entre le XI^e et le XIII^e siècle –, qui a voulu redonner forme au monde entier : une *guerre de Dieu*, menée à la fois contre l'idée juive de la Loi et contre la Norme coranique.

Cette Révolution – qui fut une guerre de textes, avec pour instruments le Christianisme et le Droit romain – a fait émerger l'État et le Droit, une certaine idée du pouvoir et du rapport généalogique.

Qui oserait dire aujourd'hui que cette guerre est finie ?

* * *

De l'extraordinaire aventure du Droit romain, nous avons appris que Dieu n'est pas nécessaire au commerce.

Le Droit romain a rendu possible notre modernité, avant la Science.

Durant des siècles, l'Europe avait oublié cette immense réserve de textes, produits par l'empire universel de Rome. Tout à coup, le Moyen Âge les découvre, les utilise pour en faire la matière première des États modernes unis au Christianisme triomphant.

Par exemple : le manuscrit qu'on appelle la *Littera Pisana* (la *lettre Pisane*) – la première version de ces textes qui nous ont apporté l'idée du contrat, du testament ou du juge moderne, et qui sont aussi importants que la Torah, les Évangiles ou le Coran pour l'histoire de l'Occident.

Ils gisent comme des cadavres oubliés dans nos grandes bibliothèques érudites.

* * *

Le parricide – tuer son père ou plus généralement son parent – n'est pas une violence ordinaire. La tradition l'appelle un « crime incroyable », car c'est prétendre, à travers cet homicide, anéantir l'ordre du monde. C'est le prototype du geste totalitaire.

Le Droit romain punissait le parricide par l'exécution capitale, au cours d'un cérémonial qui excluait de l'univers humain le meurtrier.

Il est écrit : « *Qu'il périsse enfermé dans un sac cousu, en compagnie d'un chien, d'un coq, d'une vipère et d'un singe.* »

Constitution de l'empereur Constantin (iv^e siècle), reprise dans le Code de l'empereur Justinien (v^e siècle), livre 9, titre 17 (« *De ceux qui ont tué parents ou enfants* ») : « *Si quelqu'un a hâté la mort de son père ou de sa mère, et autres ascendants, ou de son fils ou de sa fille, et autres descendants, – qu'il ait accouché de son crime en secret ou au grand jour –, qu'il soit puni de la peine du parricide. Qu'il ne reçoive la mort, ni par le glaive, ni par le feu, ni par quelque autre peine ordinaire, mais cousu dans un sac de peau, enfermé avec un chien, un coq, une vipère et un singe, dans cet espace étroit pour bêtes sauvages, qu'il se mélange à l'intimité des serpents. Et selon la contrée, qu'il soit jeté à la mer ou dans le cours d'eau voisin, afin que, encore vivant, il soit privé de tous les éléments, que durant sa survie le ciel lui soit enlevé, et que la terre lui soit refusée après sa mort.* »

Face à la mort, au meurtre, au sacrifice humain, en Occident comme partout, le noyau dur des lois, c'est la question de la Raison et de la dé-Raison, à l'échelle des sociétés.

* * *

Les États modernes sont des fictions généalogiques : ils sont construits comme des êtres qui seraient doués de Raison, pour faire obstacle à la dé-Raison.

Par les montages du Droit, les États organisent que les humains cèdent la place à d'autres humains, pour que les fils – les fils de l'un et l'autre sexe – succèdent aux pères.

Au xx^e siècle, des idoles d'État – Lénine, Hitler, Staline, Mao – sont venues incarner l'idéologie parricide.

Le sacrifice humain de masse a pris statut de simple pratique gestionnaire.

Et dans la vie quotidienne de nos sociétés héritières des tyrans, les despotismes privés ont pris le relais, dans des enfers familiaux.

* * *

En 1984, un caporal de l'armée canadienne faisait irruption dans l'Assemblée nationale du Québec, avec l'intention de tuer le gouvernement. Tirant à l'arme automatique, Denis Lortie arriva dans la salle des séances, qui ce jour-là était vide.

Il alla s'asseoir dans le fauteuil du président. Après sa reddition, on compta trois morts et huit blessés.

Ce soldat-justicier ne militait pour aucune cause. Il dit seulement : « Le gouvernement du Québec avait le visage de mon père. » Lortie avait voulu tuer son père, l'image du père incestueux et violent dont il était le fils.

La vérité de cet attentat grotesque et sanglant, c'était donc cela : tuer son père en effigie.

Comment est-ce possible : tuer une image à la mitraillette ? Comment affronter une pareille déraison ?

Souvenons-nous de la scène biblique, référence de toutes les sociétés européennes, et que les Juifs célèbrent par l'*Aqedah*, la cérémonie de la *Ligature*.

L'Éternel a commandé à Abraham de lui sacrifier son fils Isaac.

Un rabbin de la tradition commente ainsi le texte : « Lorsque Abraham voulut ligoter Isaac, celui-ci dit : "Père, je suis jeune ! J'ai peur que mon corps se débâte sous l'angoisse du couteau. Alors, attache-moi très fort !" Et Abraham ligota Isaac. »

Ce rabbin disait encore : « Abraham lança la main pour saisir le couteau, mais ses yeux laissaient couler des larmes. Et ces larmes de compassion du père tombaient dans les yeux d'Isaac. »

La Bible explique que l'Éternel envoya un bélier pour remplacer le fils.

Ce récit du renoncement dit le fond des choses de toute filiation : que le meurtre ne doit pas s'accomplir, mais que la vie comporte, pour l'homme, l'horizon du dépassement.

* * *

Un poète disait : « Quand la parole est brûlée vive, l'homme ne meurt ni ne vit. »

Toute société produit la vision du principe, un au-delà de la foule des morts, la mise en scène des origines, qui sert d'écran à l'homme contre l'Abîme, et lui sert de Miroir où il se voit naissant, vivant, mourant, dans des récits mythologiques, religieux, historiques, et aujourd'hui scientifiques.

Ah ! l'enchantement, les truquages, les machinistes qui mettent en scène ce principe logique, que nous appelons en Occident le Père, auquel sont accrochées les lois civiles.

Mais, qui nous assure que tout cela n'est pas fou ? Les arts, toujours premiers pour dire la vérité.

Fabriquer l'homme, c'est lui dire la limite. Fabriquer la limite, c'est mettre en scène l'idée du Père, adresser aux fils de l'un et l'autre sexe l'interdit.

Le Père est d'abord une affaire de symbole, quelque chose de théâtral, l'artifice vivant qui déjoue la société des sociologues et la science des biologistes.

* * *

Découvrant les coulisses de la construction humaine, la civilisation occidentale s'est crue affranchie du théâtre et de ses règles, des places assignées et du drame qui s'y joue.

Elle regarde avec des yeux d'aveugle *Œdipe roi*, *La Flûte enchantée*, la grande scène rock, les murs de la ville tatoués par les taggers.

Nous prétendons transformer en folklore la plainte humaine de tous les temps, pour entrer, dit-on, dans l'ère du plaisir et du bon plaisir.

Nous gérons, et la fabrique généalogique tourne à vide, les fils sont destitués, l'enfant confondu avec l'adulte, l'inceste avec l'amour, le meurtre avec la séparation par les mots.

Sophocle, Mozart et tous les autres, redites-nous la tragédie et l'infamie de nos oublis.

Enfants meurtriers, adolescents statufiés en déchets sociaux, jeunesse bafouée dans son droit de recevoir la limite, votre solitude nue témoigne des sacrifices humains ultramodernes.

* * *

Venir au monde, ce n'est pas seulement naître à ses parents, c'est naître à l'humanité. En Occident comme dans toutes les civilisations, l'homme doit naître une seconde fois – naître à ce qui le dépasse, lui et ses parents.

Séparer l'homme humainement, c'est lui enseigner un au-delà de sa personne, le conduire par la parole jusqu'aux portes de l'Abîme, lui montrer par où passe le désir de l'homme.

Voyez les grands conservatoires d'humanité, les écoles védiques, les Yeshivas. L'adolescent apprend que le Veda, la Torah, la Référence ne dépendent pas de son bon vouloir ; il expérimente que d'autres lui ont ouvert le chemin du savoir ; il comprend que lire et écrire supposent qu'il se soumette à la Loi.

Séparer l'homme humainement, c'est lui enseigner à connaître son désir, c'est séparer l'homme de lui-même.

Chaque civilisation produit son style d'éducation à la séparation d'avec soi. L'Occident a dissocié le corps et l'esprit – immense tradition aux mille variantes selon les pays, allant parfois jusqu'à prétendre fabriquer des écoles de purs esprits.

* * *

L'Occident, comme les autres civilisations, fabrique les paroles du destin, que les Romains appelaient *fata*, c'est-à-dire la parole juste, la question juste. L'homme occidental affronte la loi universelle : naître, vivre et mourir, selon la justice.

Y a-t-il dans la Fabrique de l'homme un secret ?

Fabriquer l'homme pour qu'il ressemble à l'Homme, ce serait donc exercer ce pouvoir-là, extrême, décisif, sans appel : le pouvoir de savoir ce qu'est la loi de l'homme, et de dire ce qui est juste.

* * *

Fragmentée, dispersant son être en pièces et morceaux, nourrie de paroles spécialisées, l'humanité ultramoderne est enivrée de l'idée que les sciences et les techniques n'ont plus rien à voir avec la balance du juste et de l'injuste.

Il n'est pas vrai que les sciences et les techniques déshumanisent, ni qu'une bêtise sans précédent nous guette, ni que la vérité des temps qui nous précèdent était plus douce à l'homme.

Mais il est assuré que les propagandes scientifiques portent une nouvelle barbarie et que la pensée des temps qui viennent exigera des héros, de nouveau.

* * *

L'idée de justice, en Occident comme partout, provient d'un geste sûr, d'un geste de survie : que l'humain s'accorde avec l'Abîme.

Les choses de la naissance – que l'étymologie rapproche de ce que nous appelons *Nature* – et les textes de la tradition sont comme l'écran de cinéma, accueillant le rire et les pleurs, l'amour, la mort et le désir de vie.

Derrière l'écran : le Rien.

La justice fait la balance entre l'homme et la Nature, l'homme et la tradition, entre les paroles de chacun et les paroles qui appartiennent à l'espèce et la protègent du gouffre.

La justice cherche le ton juste.

* * *

Cependant, l'homme veut expérimenter l'Abîme, il transgresse. La fabrique de l'homme n'est pas une

animalerie. La justice soumet la transgression à la parole. Ainsi s'organisent le droit et la morale.

Voyez l'histoire des danses et de l'aéronautique, qui furent de grandes transgressions dans la civilisation européenne.

Il était illégal de danser, comme il fut illégal de tenter de s'élever dans les airs. La morale y voyait la magie. L'Europe a cru qu'il y avait là une subversion de la Nature par l'homme, une désobéissance à Dieu : l'animal bipède sans ailes ne peut s'élever au-dessus du sol – danser ou voler –, si ce n'est au jour de sa mort, quand l'âme prend son envol.

Et pourtant, l'Occident a conquis de danser, comme s'est accompli le projet de Léonard de Vinci annonçant l'aviation : « Le grand oiseau prendra son premier vol... remplissant l'univers de stupeur... »

* * *

La Science découvre les fragments du monde, les formes d'agencement de l'univers, le déterminisme qui préside au peuplement de la planète.

Le Management prêche pour le pouvoir transparent, rationnel et bon, il chasse les ténèbres mythologiques, il croit à l'inutilité des cérémonies.

* * *

L'*Efficiency* – la *Performance* – est le nom nouveau qui donne figure humaine à l'Abîme. La marche technologique balaye les faibles, comme les guerres d'autrefois : elle réinvente le sacrifice humain, de façon douce ; elle fait régner l'harmonie par le calcul.

Mais l'homme occidental songe encore à l'immortalité, il a gardé son regard déchiré, il s'interroge : qu'est-ce qu'une vie ?

Les poèmes continuent de s'écrire. Quelqu'un dit : « Je voudrais devenir un être industriel, les paroles sont douces au toucher, écrites sur les tee-shirts. »

Nous voulons des enlacements, une raison qui soutienne nos amours, nous voulons des célébrations. L'ordre industriel est-il une raison de vivre, peut-on lui référer la naissance et la mort, et peut-il enfanter des rebelles ? L'humanité ultramoderne exige l'humanité.

La Science, et le Management triomphent, aussi puissamment qu'une mythologie ou une religion s'empare de la pensée, des pratiques quotidiennes et des arts. La Science touche l'homme en son point faible, au « pourquoi ? » qui le tourmente.

* * *

Les savants et les gestionnaires sont préposés, par les sociétés occidentales, à l'entreprise d'éliminer le mystère et la tragédie. Simplement, nous vivons l'échéance d'une dette. La Science et le Management ont à dire le juste et l'injuste.

Le Management est porté par la pensée occidentale qui dit : Dieu est mort, le pouvoir est injuste, l'industrie sera le gouvernement des choses.

En Occident. Dieu est le masque, derrière lequel fut abritée l'idée du Père.

* * *

Le Management annoncerait-il un monde délivré de l'Abîme, affranchi de la tragédie ; pouvoir de l'homme sur l'homme, guerre des sexes et roman des familles ?

Un monde vient, enfin géré, simplement géré, la politique devenue une technique, et la tragédie liquidée comme on renonce à l'absurde. Ainsi croyons-nous, en croyants d'aujourd'hui, pour vivre et

survivre.

* * *

Dans « Management », il y a le mot vieux français, passé en anglais, *Masnage* ou *Mesnage*, la maisonnée donc, ceux qui font ménage, les parents avec les enfants.

Nous transportons, dans le théâtre de l'*Efficiency*, l'humanité de tous les temps, l'homme inconscient de lui-même, l'Œdipe de la tragédie.

Sous les apparences d'un monde *unisexe*, dispensé de la haine pour promouvoir l'amour universel – un monde souriant, heureux et doux la nouvelle humanité navigue comme l'homme immémorial, qui se contentait de vivre.

Le Management est la mise en scène ultramoderne du pouvoir, le recommencement de la fiction, avec ce qu'elle dit et ce qu'elle tait.

* * *

La Fabrique de l'homme occidental sépare le corps et l'esprit, le somatique et le psychique. Alors ont eu lieu les prodiges : la biologie et la médecine industrielles, l'individu mis à nu.

Mais quel Miroir fait écran contre l'Abîme ? Comment est instituée la nuit humaine, que l'animal parlant doit habiter ?

Il y a eu Dieu, il y a maintenant la Science, qui dit à l'homme ce qu'est son corps, et ce qu'il faut penser de la pensée. Ainsi, la Science est l'héritière des dogmes d'Occident, elle étend son pouvoir à la maîtrise de la détresse, elle explique à l'homme ce qu'il vit.

La Science est en dette avec l'humanité. Ses pratiques sont-elles justes ? Un biologiste à la télévision sort d'un bocal le cœur humain et le montre à des millions de ses semblables. Sait-il qu'il assassine une métaphore ?

La *Big Medecine* – la technocratie médicale – nous doit des comptes, car elle écrase le pathétique et s'empare de l'homme pour expérimenter un monde qui ne serait plus confronté à l'Abîme, un monde délivré de la pensée, mais gouverné par les violents.

* * *

La Fabrique occidentale est confrontée à la nécessité de civiliser cette force inconnue : la Science ultramoderne.

Quelque chose comme un retour burlesque du polythéisme menace la représentation de l'homme : un dieu chimique, un dieu du génie génétique, et tout à l'avenant.

Et derrière les propagandes de la course à la vie, revient l'espoir de ne pas mourir.

* * *

Inlassable et solitaire, l'humanité jamais ne se renie. Elle vit, elle meurt, sans compter. Mais il ne suffit pas de produire la chair humaine pour qu'elle vive, il faut à l'homme une raison de vivre.

Qu'est-ce que la raison de vivre ? Que voulait dire le peintre de miniatures du livre de prières au Moyen Âge ? Est-ce que la Blessure du Christ ne ressemble pas aux abords de la matrice, à un sexe de femme ? Le savait-il ?

* * *

Tous les emblèmes, toutes les images, tous les miroirs évoquent l'insaisissable, et l'homme interroge

l'insaisissable. Nous fabriquons la « lunette d'approche ».

Une fenêtre à demi ouverte, le battant qui s'ouvre, emportant avec lui le paysage, un ciel et des nuages. *La Lunette d'approche* découvre ce qu'il y a derrière les emblèmes, les images, les miroirs : un vide, le gouffre, l'Abîme de l'existence humaine.

C'est cet Abîme qu'il nous faut habiter.

L'homme ne choisit pas ses parents, ni le temps ni le lieu où il naît. L'homme occidental n'a pas choisi l'Occident, simplement il est d'Occident ; il vit au milieu des emblèmes et s'invente une patrie.

Le monde est généalogiquement organisé et la généalogie est un savoir de conservation de l'espèce humaine, un savoir qui permet à l'homme d'habiter l'Abîme.

Nous donnons figure humaine à l'Abîme, en l'appelant *naître* et *mourir*.

À peine l'enfant a-t-il crié, que l'on donne un sens à son cri, car le cri du nouveau-né est déjà une parole.

Enveloppé dans les langes et les paroles de ceux qui l'aident à naître, l'homme arrive dans le monde du « pourquoi ? ».

Il entre dans le mystère d'être là.

L'Homme en meurtrier

I

Le meurtre habite l'esprit de l'homme. L'homme pense à tuer, il en rêve, il commémore les tueries.

Le meurtre fait partie des routines sociales et des grandes mises en scène, religieuses et politiques, qui portent l'histoire du genre humain jusqu'à nous.

L'homme sait tout cela, comme il sait que le jour se lève et que tombe la nuit. Mais soudain... Ah ! Soudain ! La terre intérieure se met à trembler. Voici que résonnent, pour l'homme particulier, pour Untel, les cymbales du geste fou : il va se tuer, ou tuer quelqu'un ; ou encore, il va tuer quelqu'un, puis se tuer. Ici commence, dans toutes les civilisations, le mystère de l'assassin.

Je me souviens de ma stupeur d'enfant. Les gendarmes étaient dans l'école. Ils enquêtaient sur un meurtrier, un, ancien élève : qui était-il ? quel genre d'enfant ? ses notes, ses relations de camarade ? Un monde, pour moi, s'est ouvert ce jour-là : la face cachée de nos actes – la marque du suspect, les signes avant-coureurs du crime, la vie du criminel enfant.

Alors, je me demandais : ceux qui crucifièrent Jésus le Christ avaient-ils de bonnes notes ? Étaient-ils de bons camarades ? Les choses s'embrouillaient dans ma pensée d'écolier. Quelque chose clochait. Vaguement, je pressentais qu'il y a deux espèces de meurtre. Il y a meurtre et meurtre. Un meurtre qui n'en est pas un : celui qu'exécutent le bourreau, le soldat, le militant d'une cause – un meurtre excusé par avance, un travail en somme, un geste professionnel. Et il y a l'autre meurtre, le vrai, celui commis par l'assassin, que nous appelons un crime ; il y a le geste de tuer, mais de tuer pour son compte.

Dans l'histoire que je vais rapporter – histoire d'un fait divers –, la frontière entre le meurtre qui n'en est pas un et le meurtre commis par un assassin semblait avoir cédé.

Le 8 mai 1984, un jeune caporal de l'armée canadienne faisait irruption dans l'Assemblée nationale du Québec, avec l'intention de tuer le gouvernement. Courant dans les corridors, tirant à l'arme automatique sur les gens qu'il croisait, Denis Lortie arrivait bientôt à la Chambre où se réunissaient les députés. Mais, ce jour-là, l'Assemblée ne siégeait pas et la salle était vide. Il alla s'asseoir dans le fauteuil du président. Une négociation s'ensuivit pour le désarmer. Après sa reddition, on compta trois morts et huit blessés.

Dans les premières heures, on parla d'attentat politique, par conséquent compréhensible ; d'autant plus compréhensible que, selon un sondage exprès réalisé par une radio locale, une majorité de citoyens pourrait l'approuver.

Mais il fallut déchanter, se rendre à l'évidence : ce soldat-justicier n'était le militant d'aucune cause. Il venait de se mettre en scène, exécutant un crime pittoresque. Il avait tué, armé jusqu'aux dents, dans un cadre somptueux et monumental. Et ses victimes gisaient, qui, elles, n'étaient pas des morts ou des blessés de théâtre. Maintenant aux mains des policiers, épuisé et menotté à une chaise, Lortie n'était plus qu'une épave, un être soulagé mais désespéré, un assassin ordinaire.

Était-il fou ? Était-il sain d'esprit ? L'affaire Lortie commençait. Une affaire classique pour la police et les juges, une affaire en or pour les carnassiers du fait divers, une sombre affaire pour nous tous, parce qu'elle enferme la misère de notre temps – la misère des sans-lois de notre temps.

Lorsque j'ai eu à m'intéresser au procès engagé contre Lortie, j'ai ouvert les cahiers de Dostoïevski et j'ai lu :

« Il est possible de traverser une rivière sur une poutre, non sur un copeau. »

Alors, j'ai pensé : ce qui me fascine, c'est bien cela, une catastrophe, regarder la catastrophe.

J'ai regardé Lortie comme on regarde un naufragé après qu'il s'est noyé. On regarde avec compassion un humain qui n'est plus ; mais aussi, dans la peur et la furtive satisfaction de n'être pas celui-là, on se compte parmi les vivants.

Il y a lui et moi, lui l'assassin et nous les innocents, ceux qui traversent la vie sur la poutre, sans catastrophe.

Je me demande : qu'est-ce qui nous lie, qu'est-ce qui me lie à lui ?

Pourquoi la société entière – la société des innocents –, met-elle tant de passion à scruter l'assassin et à soupeser son crime, à mettre en scène, dans ce théâtre qu'est la Justice, la catastrophe de quelqu'un ?

Parce que, à chaque crime, à chaque meurtre, nous sommes touchés au plus intime, au plus secret, au plus obscur de nous-mêmes : un bref instant, nous savons que nous pourrions être celui-là, le naufragé, un meurtrier. À chaque crime, à chaque meurtre commis, il nous faut réapprendre l'interdit de tuer.

Voilà pourquoi les sociétés organisent des mises en scène, où se joue le duel de tous avec l'assassin.

Jouer le duel, cela veut dire, dans la culture occidentale, un procès qui remémore, au nom de tous, la scène du meurtre accompli, et fasse en sorte que le meurtrier réponde de son acte devant tous.

Mais savons-nous qu'un procès contre l'assassin n'est pas un règlement de comptes, mais un rituel de séparation du meurtre ? Sommes-nous assez civilisés pour le reconnaître ?

Horreurs sans nom, vengeances de la masse déchaînée, humiliation de l'accusé, mais aussi bêtisier abolitionniste ou fatuité de ceux qui, au nom de la science, prétendent gérer la violence, l'histoire des abominations autour du crime et du criminel sera-t-elle sans fin ?

Répondre de son acte veut dire, pour l'assassin, qu'il se sépare de son acte de mort et, disait encore Dostoïevski, qui savait la cruauté de son temps, qu'il rejoigne les hommes, fût-ce au bagne.

Ici, le procès Lortie offre une leçon à méditer.

La tuerie s'étant déroulée dans les locaux de l'Assemblée nationale du Québec, des caméras avaient automatiquement enregistré une partie de l'attentat. La retransmission pendant le procès allait engager Lortie dans un face-à-face public avec lui-même : Lortie l'inculpé regarde quelqu'un d'autre, il regarde Lortie l'assassin en train de converser avec un fonctionnaire de l'Assemblée qui tentait de le désarmer.

Extrait de la vidéo surveillance du Parlement du Québec

Lortie est assis dans le fauteuil du président.

LORTIE. – J'suis prêt. Y'a pas à hésiter, tabarnac.

Lortie tire plusieurs coups de feu.

Au sergent d'armes René Jalbert qui passe la porte :

LORTIE. – Monsieur, allez vous cacher.

JALBERT. – Comment ça va ?

LORTIE. – J'capote, tabarnac. Vous êtes pas content ?

JALBERT. – Ben oui...

LORTIE. – J'técouéré. J'suis de l'armée.

JALBERT. – Moi aussi, j’suis militaire.

LORTIE. – Vous êtes sûr ?

JALBERT. – C’té faire.

LORTIE. – Qu’est-ce que vous pensez d’l’armée ?

JALBERT. – J’ai passé trente ans dans l’armée.

LORTIE. – Le monde rit, du monde ici, calice.

JALBERT. – Mais qu’est-ce qu’y font ?

LORTIE. – Qu’est-ce qui se passe ici ? Des hosties de policiers comme lui. 1, 2, 3, 4, 5... 29.

JALBERT. – Veux-tu, on va parler dehors.

LORTIE. – Qu’est-ce que tu veux qu’on parle ?

JALBERT. – Moi, je voulais savoir pourquoi tu brises tout.

LORTIE. – J’brise pas, j’voulais tuer. Y’a pas personne.

JALBERT. – Ah ! t’es venu trop de bonne heure.

LORTIE. – Comment ça, trop de bonne heure ?

JALBERT. – Ça commence pas avant 2 heures.

LORTIE. – Ils m’ont dit 10 heures.

JALBERT. – Non, 10 heures, c’est demain matin.

LORTIE. – Aaah ! Bon, mais qu’est-ce que je fais ? Qu’est-ce qui est votre idée en tant que militaire ?

JALBERT. – Ben, comme militaire, moi, si j’étais vous...

Après un certain moment, Lortie accepte de laisser sortir les personnes encore dans la salle.

LORTIE. – Sortez.

JALBERT. – Sortez, madame.

LORTIE. – Sortez, ceux qui sont cachés.

JALBERT. – Sortez, tout le monde.

Un policier intervient du balcon.

LORTIE. – Tu veux parler avec moi. Comment, qu’est-ce que j’ai fait ?

POLICIER. – Comment et pourquoi t’as fait ça ?

LORTIE. – Ça, c’est la polié.

POLICIER. – C’est la polié ?

LORTIE. – Allez-vous-en.

Conversation à voix basse entre Lortie et Jalbert.

JALBERT. – Allez, on y va. Denis, Denis, ton béret.

LORTIE. – Ah oui, mon béret. C’est l’armée.

JALBERT. – Comme ça t’es un bon soldat.

Alors, au cours du procès, eut lieu l’instant pathétique : Lortie sortant de la mort, sous le regard de tous.

Un journaliste résume ainsi ce moment de bascule : « C’est en cherchant des mots pour expliquer à son avocat la signification de certaines remarques entendues sur le vidéo, que Lortie a croulé sous la pression, alors qu’il a paru calme tout au long des quarante minutes qu’a duré le visionnement. Debout, à la barre des témoins, Lortie s’est d’abord abaissé la tête pendant plusieurs secondes et, sans dire un mot, a quitté la salle d’audience en catastrophe, en pleurant, pour se diriger dans l’antichambre par où circulent les prévenus. Les deux agents de sécurité qui l’encadraient l’ont suivi et l’on a alors entendu un cri strident et des bruits qui n’ont duré que quelques secondes. On a appris plus tard que Lortie avait été isolé dans une salle et qu’il s’était calmé lentement. Il a regagné la barre des témoins après la suspension de quarante-cinq minutes, apparaissant alors détendu. »

Ainsi s'est brisé le carcan d'une folie. Et Lortie, devant le juge, commentera : « Je peux pas dire "c'est pas moi", c'est moi. Qu'est-ce que vous voulez que je dise de plus ? Ça m'a vraiment fait mal quand j'ai vu le vidéo. Il fallait que je le voie. Il fallait que je passe à travers. »

III

Il y a, pour l'homme, son commencement et sa fin, la terre natale et funèbre, le cycle de la vie. Mais il arrive que l'homme vive une apparence de vie, qu'il vive comme s'il n'était qu'à moitié né – l'autre moitié appartient à la mort.

Ni vraiment né, ni vraiment mort, c'est dans cet enfer que le meurtrier se débat. C'est cela, le fond du crime.

Perplexe devant le dossier Lortie, j'ai pensé à ce mot de Vigny, parlant de l'assassin : « Il coupe, il taille, il charpente. » En effet, c'est de cela qu'il s'agit : Denis Lortie voulait vivre, vivre, enfin vivre, au prix de la tuerie, et se disant qu'il courait lui aussi à la mort.

Faire s'écrouler le monde et périr avec lui, comment est-il possible qu'un tel holocauste devienne, dans une perspective humaine. L'horizon même de la vie ?

Mardi 8 mai 1984 à Québec. C'est le printemps, l'hémisphère Nord s'apprête à resplendir.

Lortie a déjà inventé son meurtre. Il s'y est préparé, l'enquête et les dépositions ont reconstitué minutieusement l'engrenage de l'inexorable, les trois jours précédant la date fatale. Évoquant ces moments. Lortie dira : « Dans mon intérieur, je sais que mon point zéro, mon point de mort est mardi. »

Il aura, d'ici là, reconnu les lieux de sa sinistre expédition, préparé son équipement et expédié à sa femme une cassette annonçant son projet.

L'Assemblée nationale du Québec tient ses séances dans un vaste édifice appelé la Citadelle. Lortie l'a visitée parmi des touristes, il a exploré ses alentours comme un militaire consciencieux, il a jugé ses abords immédiats où, pensait-il, il se ferait tuer par les sentinelles.

Les choses se passèrent autrement. Au matin du 8 mai, ce jeune caporal de vingt-cinq ans, apprécié de ses supérieurs, père de deux enfants, s'élance à l'assaut de la Citadelle comme un automate, s'étant écrié : « Allons-y ! »

En tenue réglementaire, armé jusqu'aux dents, il tire à l'extérieur ses premières rafales, pénètre dans le bâtiment. Là, en quelques minutes d'une course folle, le sacrifice s'accomplit.

Dans ce champ de bataille, jonché des corps de ses victimes, Lortie venait d'affronter non pas le gouvernement du Québec ou ses fonctionnaires rencontrés au hasard, mais l'insaisissable qui occupe toute sa vie, l'image d'une démesure à laquelle est accrochée sa raison de vivre.

Pour Lortie, comme pour tout homme, la vie et la Raison sont accrochées à ce point fixe : l'image qu'un fils – le fils de l'un et l'autre sexe, comme disait la tradition juridique d'Occident – a construite de son père.

Dans l'après-coup du carnage, l'invraisemblable mais pourtant vrai – la vérité de son geste fou –, Lortie l'a dit devant ses juges : « Le gouvernement du Québec avait le visage de mon père. »

La vérité de cet attentat grotesque et sanglant, c'était donc cela : le meurtre du père, un parricide.

Pourquoi, mais pourquoi une telle atrocité ? À une telle question posée par les journaux, il n'y a pas de réponse, parce que l'atrocité se suffit à elle-même, c'est un acte déraciné de la parole.

L'atrocité est un gouffre, un gouffre qui n'a pas de limite, d'abord pour celui qui n'est pas né à

l'humanité, pour ce fils ni vraiment né ni vraiment mort, qui se débat dans l'épouvante et l'indicible.

L'homme vient au monde pour ressembler à l'homme.

L'attentat commis par Lortie, comme tout meurtre, prend place dans une histoire d'humanisation de l'homme qui a tourné à la catastrophe, une histoire qui toujours est une histoire de famille.

Que pouvait dire Lortie, le parricide, du père qu'il a tué à travers ses victimes, en effigie ? Que pouvait-il dire de l'épouvante et de l'indicible ? Comme tout le inonde, évoquer des souvenirs de famille, mais dans son cas des souvenirs de terreur.

La presse résume : « Climat de violence et d'abus sexuels. »

Tenons-nous-en là. Lortie, le père de l'assassin, incarnait jusqu'à la caricature ce Père de la horde primitive dont parlait Freud, le Père primitif qui ne connaît pas L'interdit. Lortie, fils, le parricide, était entré lui-même dans la paternité menacé par cette image-là, l'image d'un être qui ne connaît pas la limite.

Il vivait hanté par la peur d'être cette image, et cette image l'étouffait. Être à son tour le Père sans limite pour ses propres enfants. Écoutons sa déposition quand il évoque son face-à-face avec son propre fils, enfant de quelques mois : « Et l'inquiétude que j'ai jamais fait part à personne que qu'est-ce que j'ai vécu, est-ce que je vais être pareil ? »

Naître, naître une seconde fois, naître enfin de son père, en tuant, à travers les victimes, l'image atroce : voilà ce que crie le parricide.

Se peut-il donc qu'un fils en arrive là, à cette extrémité ? Se peut-il qu'un humain en vienne à cette folie : tuer cette image à la mitraillette ?

Désespoir de l'homme. Pourquoi, mais pourquoi avoir besoin d'un père pour vivre ? Un géniteur qui insémine la mère ne suffit-il donc pas ? Pourquoi faut-il, pour vivre, avoir à se construire l'image d'un père ?

IV

L'humanité l'a toujours sue, en Occident comme partout, cette étrange loi de l'espèce, la loi de l'image qui fait vivre la vie, l'image du Père.

L'animal humain l'apprend par la parole, cette loi du Père ; elle lui dit qu'il doit mourir à quelque chose pour vivre, elle lui dit qu'il doit – mais comment lui dire ce qu'il doit ?

Pour que l'homme ne meure pas de rester collé à sa mère, à l'image de sa mère, ou ce qui revient au même, collé à lui-même, à l'image de lui-même, les sociétés ont échafaudé les édifices de la Vérité, les monuments des textes écrits ou des paroles transmises qui séparent l'homme de lui-même, qui le blessent, qui le marquent au feu des mythes, des religions, de la poésie tragique dont s'entoure l'interdit de tuer.

L'humanisation de l'homme, c'est cela : l'échafaudage qui construit l'image du Père.

Il est dit, partout dans l'humanité, que l'homme doit se séparer ; il lui est infligé comme loi de l'espèce la douleur d'apprendre la limite, la nécessité d'une mort qui n'est ni le meurtre de soi, ni le meurtre d'un autre. Le plus ancien Livre d'Occident, la Bible, a écrit cette loi du sacrifice. Les juifs l'appellent la *Ligature* – l'*Aqedah* –, et la célèbrent de génération en génération.

Il est écrit, au chapitre XXII de la Genèse, que Dieu demanda à Abraham de lui sacrifier son fils Isaac, qu'Abraham ligota Isaac à l'autel pour l'immoler, qu'un Ange arrêta Abraham dans son geste et

qu'un bélier enfin servit de victime.

Au verset 9, il est écrit ceci : « *Il ligota Isaac son fils.* » Et au verset 10, il est écrit : « *Abraham lança la main et saisit le couteau pour immoler son fils.* »

Les commentateurs du texte, qui interprètent la Loi, ont scruté ce qui est dit et ce qui n'est pas dit dans le livre. Ils ont découvert la vérité humaine de l'image du Père : que le père et le fils sont liés par un sacrifice, par la douleur d'apprendre la limite, par la nécessité d'une mort qui n'est ni le meurtre de soi, ni le meurtre d'un autre.

Un rabbin de la tradition expliquait : « Lorsque Abraham voulut ligoter Isaac, celui-ci dit : “Père, je suis jeune ! J'ai peur que mon corps se débâte sous l'angoisse du couteau. Alors, attache-moi, attache-moi très fort !” Et Abraham ligota Isaac. »

Ce rabbin disait encore : « Abraham lança la main pour saisir le couteau, mais ses yeux laissaient couler des larmes. Et ces larmes de compassion du père tombaient dans les yeux d'Isaac. »

Énigme admirable, mémoire de la fête juive de la *Ligature*, célébration de l'abolition du meurtre, qui montre le père dans sa fonction d'humanisation, liant et déliant le fils, au prix d'avoir renoncé à lui-même.

L'homme industriel d'Occident a-t-il donc oublié la loi de l'espèce, les grandes scènes théâtrales qui disent l'indicible, pour imposer à l'homme la limite autrement que par le meurtre accompli ?

S'il en est ainsi, si l'homme ultramoderne prétend, sans risquer la Raison de l'espèce humaine, abolir la ligature des fils, cela veut dire que nous sommes entrés dans l'ère de la banalisation du meurtre et que, l'assassinat n'ayant plus aucun sens, le procès de l'assassin n'est plus qu'un acte bureaucratique.

Mais voici qu'un fait divers vient démentir que l'humanité d'aujourd'hui Voici que le crime de Lortie cesse d'être simplement pittoresque et devient l'occasion d'une leçon.

Il n'est pas banal qu'un criminel, tenu pour fou par beaucoup, demande sa condamnation, qu'il essaie de répondre de son acte et, comme il l'a dit au cours du procès, de « comprendre le pourquoi, le comment et la raison de ce qui s'est produit ».

Il n'est pas banal que le désespoir, bégayant, cherchant ses mots, s'exprime avec tant de force dans un tribunal d'aujourd'hui.

Au terme du procès Lortie, j'ai pensé au verset 13, chapitre IV de la Genèse, où il est dit que, après son crime, Caïn, meurtrier de son frère, cria à la face de Dieu : « *Mon crime est trop lourd à porter.* »

Il n'y a pas d'autre justification aux procès intentés contre les assassins que celle-là : séparer de son crime celui qui tue, faire que sa part maudite devienne sa part de sacrifice. Cela s'appelle juger.

V

Ils sont là, une multitude, les hommes nouveaux qui vendent les recettes du suicide, le meurtre de soi en douceur sans couteau ni fusil. Autant jeter vivants les fils dans les brasiers.

Par milliers, après le règne des démons, hitlériens et autres, des jeunes se ruent vers les nouveaux holocaustes ; ils se tuent, sans façon, ou se procurent la mort à petit feu par la drogue. Autant leur dire : la ligature des fils est une blague, le sacrifice est en libre service, « *do it yourself* » (faites-le vous-même), tuez-vous.

Pourtant, la banalisation du meurtre n'est pas l'invention des sociétés ultramodernes.

Rappelons-nous les crimes politiques, la violence à grand spectacle des guerres civiles. Voici un cas

extrait du lot des expériences classiques en Occident, raconté par l'historien Plutarque : l'assassinat de Cicéron par les hommes de main d'Antoine, nouveau maître de Rome au 1^{er} siècle avant J.-C. :

« Herennius parcourait les allées au pas de course. Cicéron l'entendit arriver et ordonna à ses serviteurs de déposer là sa litière. Lui-même, portant d'un geste qui lui était familier la main gauche à son menton, regarda fixement les meurtriers. Il était couvert de poussière, avait les cheveux en désordre et le visage contracté par l'angoisse, en sorte que les soldats se voilèrent les yeux tandis qu'Herennius l'égorgeait. Suivant l'ordre d'Antoine, on lui coupa la tête et les mains. Elles furent exposées à Rome. Ce spectacle fit frissonner les Romains, qui croyaient voir non pas le visage de Cicéron, mais l'image de l'âme d'Antoine. »

Rappelons-nous encore les techniques de déshumanisation au service des causes dévoyées, les crimes légaux accomplis au nom de Dieu. Encore un cas, extrait du lot des expériences religieuses d'Occident, l'Autodafé, l'Acte de foi mis au point par la Sainte Inquisition. Un témoin au XVII^e siècle, Dellon, rapporte : « Le lendemain de l'exécution, on porte dans les églises les portraits de ceux que l'on a fait mourir. Leur tête seulement y est représentée au naturel, posée sur des tisons embrasés : l'on met en bas leur nom, celui de leur père et de leur pays, la qualité du crime pour lequel il a été condamné, avec l'année, le mois et le jour de l'exécution... Ces épouvantables représentations sont mises dans la nef et au-dessus de la grande porte de l'église, comme autant d'illustres trophées consacrés à la gloire du Saint-Office. »

Rappelons-nous, rappelons-nous, rappelons-nous indéfiniment qu'aucune société n'a jamais manqué d'assassins, que les recommencements de l'homme sont aussi la répétition du meurtre et l'infamie de meurtriers se présentant en serviteurs de leurs semblables.

Mais si la banalisation du meurtre est de tous les temps, qu'est-ce qui le rend donc si ordinaire aujourd'hui ?

Le meurtre ne compte plus, il ne compte qu'additionné à d'autres meurtres par des comptables. Nous tenons pour une blague sublime que le meurtre, un seul meurtre, soit si lourd – lourd du poids du monde –, qu'il touche l'humanité dans son principe de vie et de Raison, et signifie l'écroulement du monde.

Comme il est écrit, dans ce Livre de la Raison qu'est la Bible pour la civilisation d'Occident, au chapitre IV verset 10 de la Genèse. Après le meurtre de son frère Abel par Caïn, Dieu s'adressa à l'assassin : « *La voix des sangs de ton frère crie de la terre jusqu'à Moi.* » Des rabbins ont interprété : « Il est écrit "des sangs" au pluriel. Ce qui nous enseigne que Caïn versa aussi le sang des enfants d'Abel et des enfants de ses enfants et de tous ses descendants destinés à sortir de ses reins jusqu'à la fin de toutes les générations. »

Voilà ce que les comptables n'admettront jamais : que tout meurtre soit marqué de parricide.

Voilà ce qu'ils n'admettront jamais : que la banalisation du meurtre aujourd'hui plonge ses racines dans l'abolition du Père.

Voilà ce qu'ils n'admettront jamais : quand s'efface dans la société l'image du Père, l'image de l'idole la remplace.

Ainsi naissent les tyrannies modernes, remèdes sanglants pour faire face au désespoir. Quel que soit le nom de l'Idole – Lénine, Staline, Hitler, Mao –, le tyran est toujours une caricature du Père démonétisé. Ainsi, se ruent les militants dans les tueries pour se donner une raison de vivre, ainsi pullulent les crimes qui sont autant de parricides.

Gardiens de camps staliniens, exécuteurs de la Shoah, gardes rouges de Mao assassinant jusqu'à leurs parents avec la bénédiction du Parti, ces démons ont inventé le style ultramoderne de la banalisation : faire entrer dans nos têtes l'idée qu'il n'y a plus ni père ni fils, l'idée que le meurtre n'est plus un meurtre et que nous sommes libres, libres, libres jusqu'à l'ivresse de se tuer et de tuer. Voilà ce que ne comprendront jamais les comptables d'aujourd'hui : qu'ils ont pour héritage la leçon totalitaire, et qu'ils

enseignent le désastre.

Qu'ils lisent, mais qu'ils lisent donc Alexeï Kirilov, démon prophétique mis en scène par Dostoïevski : « L'homme jusqu'ici a toujours été pauvre et malheureux, parce qu'il craignait de réaliser la forme suprême de sa volonté ; il n'usait de cette volonté qu'en tapinois, comme un écolier. Je suis affreusement malheureux parce que j'ai affreusement peur. Je commencerai, et j'ouvrirai la porte. C'est grâce à ma volonté que je peux manifester sous sa forme suprême mon insubordination et ma liberté nouvelle. Je me tue pour prouver mon insubordination et ma liberté nouvelle. »

Biographie de Pierre Legendre

Pierre Legendre est professeur de droit (agrégé de droit romain et d'histoire du droit) à l'université de Paris-I et directeur d'études à l'École pratique des hautes études (V^e section, sciences religieuses).

Il a produit une œuvre abondante sur les fondements du droit, le phénomène religieux, la filiation et la généalogie, les montages de l'État et du droit, en tenant compte de la découverte de l'inconscient par Freud comme d'un acquis de la culture.

Il dirige le Laboratoire européen pour l'étude de la filiation.